



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Poésies languedociennes et francaises

Gaillard, Auger

Albi, 1843

Notice sur Auger Gaillard.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63568](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63568)







Notice

SUR AUGER GAILLARD.



LES poésies doivent être considérées comme un des guides les plus sûrs pour nous faire pénétrer dans la vie intime des peuples : elles sont des rayons lumineux offerts à l'historien et au moraliste, des voix du ciel traduisant en paroles cadencées les images qui plurent autrefois au cœur ou à l'esprit. Avec elles nous pouvons prendre place au foyer domestique,

en recueillir les émotions , apprécier la pureté de goût de chaque époque , aussi bien que la richesse des langues. Voilà pourquoi , aujourd'hui où chacun sent le besoin de porter ses regards vers un passé riche de gloire , et de retremper son imagination aux sources fraîches et vives où puisaient nos pères , on s'étudie sur tous les points de notre vieille France à recueillir les débris des anciennes compositions poétiques. La langue romane du Midi que nous voyons s'altérer tous les jours dans la bouche du peuple , ne pouvait manquer d'avoir part à cette renaissance : les poésies des troubadours , à peine écloses de la poussière des manuscrits , parfument déjà les champs d'une littérature trop longtemps méconnue.

Après les troubadours , un petit nombre de vrais poètes chantèrent encore dans les dialectes méridionaux dérivés de la langue romane ; mais leurs voix n'obtinrent qu'avec peine un retentissement lointain , et , en mourant , ils ensevelirent dans leur tombe leur célébrité passagère. Ronsard nous en

dit la raison dans son *Art Poétique* : « Aujourd'hui, parce que notre France n'obéit qu'à un seul roy, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelques honneurs, de parler son langage; autrement notre labeur, tant fût-il honorable et parfait, serait estimé peu de chose, ou peut-être totalement mesprisé ». Tels sont les motifs qui empêchèrent sans doute Auger Gaillard d'acquérir une renommée durable, digne de son talent. En vain le duc de Joyeuse traduisit-il à la cour des Valois les spirituelles et naïves compositions que lui adressait un charron de sa province; il ne pouvait en advenir au poète incompris que de stériles honneurs : c'était seulement dans les pays de la langue d'oc qui envoyaient alors leur brave noblesse aux camps du Béarnais et aux cours de Pau et de Nérac qu'il devait briller par sa verve joyeuse.

Nous avons jugé digne d'une résurrection littéraire ce successeur des troubadours que ses contemporains proclamèrent immortel, et dont le nom est à peine connu aujourd'hui dans son pays, dans sa propre

ville. Combien peu savent en effet qu'il a existé en Languedoc, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, un charron que le ciel fit poète, et qui vit un jour sa gloire s'envoler sur l'aile de son modeste génie, de la boutique de l'artisan au castel du gentilhomme et jusques dans les palais des rois ! Combien peu ont recueilli les accents de cette muse qui s'exprima en deux langues et tressa à Auger Gaillard une double couronne de poète, ou, si l'on veut, de rimeur habile, dans cette fin de siècle où la poésie semblait exilée de la terre de France ?

Auger Gaillard naquit à Rabastens, en Albigeois, vers l'an 1550, et exerça d'abord dans cette ville le métier de charron. Doué d'une facilité merveilleuse pour faire des vers en langue vulgaire du Midi, la seule que lui eût apprise sa mère, il ne tarda pas à acquérir une petite réputation à l'ombre de son clocher. Comme les troubadours, il était musicien et s'accompagnait tant bien que mal du violon et du rebec ; de plus, il faisait danser le dimanche des bourrées

et des *romanisques* ; cumulant ainsi les professions de charron , de poète et de ménétrier. La poésie était la plus lucrative des trois : grâce à elle , il était convié à toutes les fêtes populaires , et il s'asséyait même à la table de M. de la Roque-Bouillac , seigneur du château de Saint-Géry , près Rabastens , où il échangeait ses couplets contre de beaux *écus au soleil*. Bon homme sans prétentions , il composait ses vers avec la plus franche gaité. Vivant au jour le jour du produit de ses œuvres , il lui importait peu que ce fût le charronnage , la musique ou la *rimaille* qui lui valussent un bon dîner ; l'essentiel pour lui c'était de l'avoir ; car il était , nous dit-il , friand *comme un petit chat* , et il tenait à prouver la vérité de cet adage de Rabelais : Les musiciens n'ont jamais la goutte aux dents.

Lorsque les idées réformistes envahirent le diocèse d'Albi , *lou Roudié de Rabastens* (c'est sous ce titre qu'Auger Gaillard conquit sa popularité , et il l'accola toujours à son nom avec autant de plaisir qu'en a

maintenant le délicieux poète Jasmin à rappeler qu'il est coiffeur), *lou Roudié*, disons-nous n'hésita pas un instant à se ranger du côté des huguenots, à l'exemple des gens de métier qui avaient *un peu l'esprit gaillard* (De Fourquevaux, Disc. au Roy, 23 janvier 1574) ; il s'arma d'une arquebuse en faveur de la réforme, parce qu'il était du nombre de ces hommes à imagination vive, toujours prêts à se fanatiser pour les nouvelles doctrines. Guillaume de Lherm, son compatriote, l'enrôla dans une bande factieuse qui, en 1561, s'empara de Rabastens sur les catholiques et se livra aux plus coupables excès.

Au commencement de la seconde guerre de religion (1567), il servait dans la compagnie de Rabastens, sous les ordres du vicomte de Montclar, commandant de l'infanterie huguenotte du Haut-Languedoc. Cette compagnie alla prêter main-forte au prince de Condé qui assiégeait la ville de Chartres. Par suite du traité de paix de Longjumeau, du 28 mars 1568, le siège ayant été levé et l'armée dissoute, Auger

Gaillard regagna son pays sans croix ni pile. Au lieu du butin sur lequel il avait compté, il en rapporta un autre dont il sut tirer le plus heureux parti, la connaissance de la langue française. Obligé de payer aux frais de son esprit l'hospitalité qu'il mendiait sur sa route, le poète gascon s'étudia à devenir bon *franciman*, et dès qu'il eut appris la langue de Ronsard et de Desportes, il voulut les imiter; mais leurs poésies semblables à des bouquets de fleurs étaient, dit-il, bien supérieures aux siennes, aux siennes rudes comme un faix de buissons: puis, bientôt après, il se sentit assez fort pour attaquer le mérite littéraire de ceux que le siècle plaçait au sommet du Parnasse.

Le métier des armes auquel les circonstances l'obligèrent de se former ne convenait guère à ses goûts, et, malgré son zèle novateur, il aimait peu à courir les hasards des combats. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance qu'il ait eu avec Horace. Charron pendant la paix, soldat pendant la guerre, il n'appréciait de celle-ci que

le butin. Il employait ses moments de loisir à rimer, le verre à la main, des chansons et des épîtres familières qui rappellent l'élégant badinage de Marot, le poète de cour. Comme lui il ne se faisait faute de *manger du lard en carême*; mais si beaucoup de ses vers sentaient le fagot, il était évident aussi que le poète railleur et aventurier était incapable de se plier au rigorisme de l'école calviniste.

Dans la petite ville de Rabastens occupée tantôt par les catholiques, tantôt par les huguenots, il fut facile à ceux qui avaient été blessés par la verve satyrique d'Auger Gaillard, ou qui se rappelaient ses méfaits de 1561, de prendre leur revanche. Sa boutique fut pillée à deux reprises différentes à l'ombre du manteau de religion dont parle Blaise de Montluc : « Ce beau manteau de religion qui a servi aux uns et aux autres pour exécuter leur vengeance et nous faire entre-manger ». Contraint de fuir de Rabastens sans outils ni argent pour lever ailleurs un atelier, il prit son mal en patience et fut s'établir à Montauban,

ville dévouée à la réforme. Là, il mit l'exil à profit à la façon des grands hommes et se livra sérieusement à l'étude, sa dernière ressource : l'étude pour le pauvre poète-charron, c'était tout bonnement l'art de lire et d'écrire dont il n'avait que des notions imparfaites.

Cependant son violon et ses vers le firent admettre dans l'intimité des plus riches personnages du pays. Tous les grands seigneurs huguenots et papistes, français et gascons qui passaient à Montauban tenaient à faire sa connaissance et l'engageaient à venir répandre dans leurs châteaux les trésors de son inépuisable gaieté. Les noms historiques du Languedoc et de la Guyenne, pendant les guerres de religion du xvi^e siècle, reviennent fréquemment sous sa plume : ceux surtout des gentilshommes révoltés qui le virent pour la plupart combattre dans leurs rangs, tels que le vicomte de Panat, général du pays de Rouergue ; les vicomtes de Terride et de Gourdon, généraux du Quercy ; les vicomtes de Turenne depuis duc de Bouillon, et de

Montclar, baron de Salvagnac, dont les deux châteaux s'élevaient dans le voisinage de Rabastens; Reyniez, seigneur de Villemur sur le Tarn, un des chefs les plus fanatiques des religionnaires du Haut-Languedoc; Caumont, baron de Montbeton, chez qui Gaillard recevait toujours le plus aimable accueil et déplorait le temps qu'il avait employé à faire des roues, à Rabastens. Parmi ses nombreux admirateurs il en était dont les encouragements valaient le suffrage de tout un public. Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, en Gascogne, surnommé, après Ronsard, le prince des poètes français, contribua beaucoup par ses conseils à développer ses facultés naturelles. Le poète gentilhomme qui servit Henri iv de sa plume aussi bien que de son épée, honorait de sa haute protection *lou Roudié* de Rabastens, et parfois ils jouaient ensemble des quatrains à la chandelle (*Voy. p. 126*).

Les applaudissements qui accompagnaient Auger Gaillard de château en château ne se changeaient pas toujours en pluie d'or,

et la misère venait de temps en temps frapper à la porte de sa chambrette. Sa vie est toute dans ses œuvres ; on nous dispensera donc de raconter en prose les aventures qu'il a si plaisamment rimées. Il eut à soutenir un fatal combat contre deux terribles adversaires, la pauvreté et l'envie, cette lèpre qui est souvent aussi la preuve du talent : il repoussa les transports jaloux de la critique en mettant les rieurs de son côté ; mais cependant l'on voit trop bien que celui qui procura de *tant joyeux loisirs et esbattements* à nos devanciers connaissait les tristes désenchantements de la vie littéraire.

Il ne lui fut point donné de trouver le repos dans sa ville adoptive, pas plus que dans sa ville natale. Les ligueurs l'obligèrent à fuir de Montauban, à cause de son exaltation calviniste, et il chercha un asile en Béarn où les premiers dignitaires du pays se firent ses Mécènes. En 1592, il sollicitait de Catherine de Bourbon, régente des états de son frère Henri de Navarre, une pension de cinquante écus au soleil,

comme poëte nécessaire. Il imagina, pour exagérer ses besoins, de se dire amoureux d'une négresse et de vouloir prendre femme, malgré ses soixante ans passés. Ses requêtes facétieuses exprimaient si bien son désir de *multiplier un peu* et sa misère qui lui offrait pour cela un obstacle insurmontable, car *sine Cerere et Baccho Venus friget*; elles peignaient si gaiement la honte qui rejaillirait sur les conseillers privés du royaume, s'ils le réduisaient à aller faire des vers et des enfants ailleurs, que nous ne doutons pas qu'Auger Gaillard n'ait passé les dernières années de sa vie en Béarn avec cette modeste pension; mais on ne saurait préciser ni le lieu ni l'époque de sa mort.

Auger Gaillard appartenait à l'école pantagruélique qui avait hérité des traditions joyeuses de la compagnie des Enfants Sans-Souci formée sous Charles-le-Simple. Le pantagruélisme défini par Rabelais lui-même : *Certaine guayeté d'esprit conficte en mespriz des choses fortuites*, comptait alors un nombre immense d'adeptes. « Nostre

siècle enyvré de fols et nuisibles passe-temps fait la mouë aux sévères et saintes muses », s'écriait avec douleur un pieux érudit de l'époque, au spectacle de la licence effrénée qu'excitait dans le domaine des lettres cette philosophie épicurienne. Ce reproche s'adressait directement à notre poète qui, à l'exemple du curé de Meudon, écrivit surtout *au prouffict et advisement des gens estourdiz et musars de nature*. Il laissa aller sa muse à tous ses caprices sans s'inquiéter des incartades qu'elle pourrait se permettre. C'était le défaut du temps. On sait aussi que le vers gascon est de sa nature un peu leste, il hasarde volontiers des mots *sans feuille de vigne*, au risque de faire rougir les lectrices. Ce qui ne peut pas se dire, on le chante, prétend Beaumarchais, Gaillard le mettait en rimes, et, soit dit tout bas, cela était trouvé charmant par les plus nobles dames du Languedoc. Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons pas dans cette édition servi toutes sortes de mets au banquet poétique où il convie les lecteurs. Nous savons qu'il est des appétits

grossiers qu'on doit avoir honte de satisfaire.

Son habitude d'envisager toutes choses sous un point de vue comique l'a fait considérer avec raison comme un poète burlesque. Ce serait cependant une erreur de penser qu'Auger Gaillard ne fut que cela : plusieurs de ses compositions, les mieux travaillées peut-être, témoignent au contraire qu'il savait aborder avec succès les sujets les plus sérieux. Il écrivit des pièces politiques d'une haute portée à l'adresse des rois Henri de France et Henri de Navarre sur les maux que les divisions religieuses causaient dans leurs états. Elles attestent que la mission d'Auger Gaillard, durant ces jours de guerre civile, ne fut pas seulement d'égayer par des refrains joyeux les nuits du corps-de-garde, mais de travailler sans relâche au rétablissement de la paix, noble et grande mission qu'il sut dignement remplir. Tour à tour organe des populations pour conjurer les souverains de s'accorder entre eux, et organe des rois pour exhorter les sujets à déposer

leurs armes après la signature des traités , le charron de Rabastens apparaît comme un esprit pacificateur dont l'histoire doit être heureuse de rappeler les généreux efforts.

Les vers languedociens d'Auger Gaillard ne ravissent pas l'esprit par les artifices du style comme ceux de Goudelin : leur mérite propre consiste dans l'originalité de la pensée. Le charron écrivait comme on parlait dans sa boutique et sans afféterie aucune , aussi est-il beaucoup plus facile à comprendre que son illustre successeur. Sa phrase n'a pas la même pureté grammaticale que celle du gentilhomme toulousain, dont l'esprit était nourri des chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome et de la moderne Italie, néanmoins il peut souvent lui être comparé et l'on ne saurait lui refuser le titre de premier poète languedocien du xvi^e siècle.

Comme poète français, il eut sur ses contemporains l'avantage de ne pas échafauder ses vers sur de pompeux hellénismes , car il était trop ignorant , Dieu merci , pour vouloir *destouper la fontaine des muses par les outils des grecs.* (Cl. Binet. *Vie de Ronsard.*)

On remarquera sans doute qu'il n'existe pas dans ses poésies une seule allusion mythologique, phénomène étrange pour ce siècle qui vit renaître la littérature païenne et qui brûla un nouvel encens sur l'autel des faux dieux ! Ne nous plaignons pas si Auger Gaillard céda aux conseils de Salluste du Bartas son ami, qui exhortait les poètes à *interdire, comme parlent les jurisconsultes, à ces monstrueuses bourdes et l'eau et le feu*, car il nous semble que dans des ouvrages patois surtout, l'intervention des divinités de la fable ou bien encore des bergers à la façon de M^{lle} de Scudéry, ne sont que de détestables anachronismes.

En revanche, Gaillard multiplia à l'excès les citations historiques, comme du reste tous les grands écrivains de son siècle : seulement ces écrivains, hommes d'un vaste savoir, s'étudiaient à les faire justes et lui les hasardait d'ordinaire. S'il lui venait une idée ingénieuse, il la mettait bravement sur le compte de quelque grand personnage de la Grèce ou de Rome, afin de lui donner un prestige de plus. Grâce aux traductions

françaises de quelques classiques , notamment du Plutarque d'Amyot , il enrichit ses vers d'une foule de traits piquants. Ses œuvres pleines d'autant de citations fausses et ridicules que de véritables emprunts , firent rire et désarmèrent la critique ; enfin , en l'honneur de ses citations justes , on vanta *son esprit retiré des antiques* ; c'était le plus bel éloge qu'on put en faire.

Les poètes sont en général un peu personnels : Gaillard l'était beaucoup. Il se mettait volontiers en scène et tendait la main au bas de la plupart de ses compositions. Quelle que soit l'insouciance qu'il affecte à l'endroit de ses œuvres , il n'était pas toujours si pressé par le besoin du moment qu'il ne songeât à vivre dans l'avenir. Son cœur ne fut pas insensible à la pensée d'une gloire durable ; un peu d'orgueil finit même par y pénétrer. Eh ! comment aurait-il pu s'en défendre , lui qui , après avoir quitté la hache pour la plume , se voyait recherché des grands et des érudits eux-mêmes qui lui dédiaient quatrains et sonnets pour vanter l'*albigeoise lyre* dont il

savait tirer des sons si mélodieux , *malgré son pouce tant rustique*? On savoure si doucement la flatterie quand on est femme ou poëte! Auger Gaillard fit comme tout autre poëte aurait fait; il se joignit à ses admirateurs , heureux de l'espoir que ses œuvres passeraient aux siècles futurs , aussi bien que les grands coups de lance des capitaines de son temps.

